

Mon père gare sa voiture dans le hangar numéro 21, un des trois garages réservés à son nom. La gare se trouve à l'autre bout de la rue, mais mon paternel espère profondément que le laps de temps entre le début de ma progression et mon arrivée à la station de Bremerhaven me ferait réfléchir et me pousserait à revenir sur mes pas.

-C'est peine perdue, soupire-je à son intention en claquant la portière de sa Ferrari alors qu'il n'a pas encore prononcé le moindre son.

-Daria !

Il quitte en trombe la place du conducteur, me tourne vers lui et plaque mon visage contre son cœur.

-S'il te plaît...

J'ignore si c'est lui ou moi qui émet cette plainte tout juste audible. Le fait est que je décide de me dégager de son étreinte avant de revenir sur ma décision.

-Au revoir, papa.

Et je laisse cet homme qui m'a élevée, éduquée, qui m'a vu grandir, hébété sur le trottoir. Je m'éloigne de lui, les larmes aux yeux, à grandes enjambées vers la gare de Bremerhaven, plus incertaine que jamais, avec mon blouson pour seul bagage.

A seize ans, j'en ai assez de cette vie. J'en ai assez des restaurants et des hôtels cinq étoiles, des voitures de luxe, des vêtements de grandes marques que personne à part moi n'a les moyens de se payer, des villas, des maisons de campagnes... Des regards hostiles que me lancent mes camarades et les passants dans la rue sur mon passage, des menaces, du chantage, du racket...

A seize ans, je décide de prendre ma vie en main. Je regarde un dernière fois les collines verdoyantes, la plage de sable fin et la mer azurée de ma ville natale, avant de lui lancer un adieu irrévocable.

A Bremerhaven, personne ou presque n'a les moyens de se payer un billet en première classe, et les gens en bonne position financière n'ont aucune envie de s'attarder dans une toute petite ville portuaire comme celle-ci. Mon billet exceptionnellement cher était l'ultime présent gracieusement offert par mon milliardaire de père. « Cadeau de départ » d'après lui. Surtout une énième tentative de me prouver que « cette vie me manquera trop pour que je la quitte sur un coup de tête ». Je l'admet, c'est sur un coup de tête que je décidais de quitter cette vie faite d'artifices et de babioles en tout genre.

C'est ainsi que je me retrouvais presque seule dans le wagon réservé aux personnes tels que moi, avec pour seule compagnie une petite vieille endormie qui semble devoir laisser un gros héritage à sa famille lorsque viendra son tour de rejoindre ses ancêtres, son petit-fils qui ne cesse de m'envoyer des regards langoureux, et sa sœur cadette qui essaye inexorablement d'attirer l'attention de son aîné.

Je ramène une boucle dorée devant mes yeux et regarde le paysage défiler à travers le hublot pour me soustraire au regard du garçon. Devant moi se dresse un échafaudage métallique où deux silhouettes allégoriques s'agitent considérablement. Étant en contre-jour, c'est tout juste si je peux les distinguer au milieu des nuages. Je pousse un profond soupir d'exaspération et pose ma tête contre la vitre fraîche du hublot, en espérant que la torpeur m'envahirait jusqu'à ce que j'arrive à la gare de Neu-Ulm, où ma mère devait sans doute m'attendre patiemment. Je la voyais déjà, riante, me serrant contre elle, ses cheveux roux plus en pétard que jamais sous l'effet de l'excitation. Je souris. Et j'entends la détonation

Le fracas du train sur les rails suffit à la masquer, mais en partie seulement. Les trois autres passagers du wagon ne semblent pas l'avoir remarqué, mais je suis sûre de l'avoir entendu. Ma mère est agent de terrain dans la police, et elle m'a fait entendre un nombre incalculable de fois cette déflagration que je pourrais reconnaître entre mille : un coup de feu.

Je scrute attentivement le paysage. Je réalise que les deux silhouettes sur l'échafaudage sont en fait celles de deux hommes. L'un d'entre eux titube tandis que l'autre pointe sur lui le canon d'une arme à feu. Le train passe suffisamment près d'eux pour que je distingue de visage déformé par la haine du tireur et les traits terrorisés de sa victime. Je n'ai pas le temps de réaliser ce qu'il se trame qu'il s'effondre sans bruit sur le pont de l'échafaudage, son visage à jamais fixé sur son ultime expression effrayé.

Le meurtrier jette alors son arme tout près des rails, au beau milieu d'un minuscule parterre de coquelicots. Alors que ses yeux pétillants d'animosité suivent le revolver dont il venait de se débarrasser, ils croisent mon regard vert foncé empli de terreur.